

N^o 378

L'INOCULATION

D U

BON SENS.



A LONDRES.

M. DCC. LXI.





L'INOCULATION DU BON SENS.

 En n'ai pas quarante ans ,
& je ne reconnois plus
ma Nation. On ne parle
que par équivoques , on ne pense
que par distraction , on n'écrit que
par épigramme , on n'agit que par
étourderie : l'esprit bref triomphe
de la raison ; la futilité fait taire le
génie. Les *Adonis* sont les hom-
mes du jour on les flaire comme
le jasmin ; on les admire comme le

A 2

7758. L'INOCULATION DU BON SENS.

Londres, 1761, in-12, en feuilles. (D.
597)

25 fr.

Pamphlet violent contre la France royaliste
qui prend le parti d'Helvétius.

rubis ; on se plaît à les voir pétiller comme le vin de Champagne.

La Condamine peut perdre ses poumons & son temps à prouver la nécessité des insertions ; *Tronchin* peut gagner cent mille écus à proclamer la soupe comme un poison universel ; *Keiser* peut chercher de la réputation & des pistoles dans des pilules inintelligibles à la Faculté : notre mal ne réside ni dans notre sang, ni dans celui de nos aïeux ; il gît dans nos têtes : fixons le vis-argent, & nous voilà guéris.

Ni les maiadies secrètes, ni la petite vérole, ne firent jamais tant de ravages parmi nous que la fri-

volité. Elle s'étend jusqu'aux Capucins , qui ne s'habillent plus qu'en couleur more-dorée ; jusqu'aux Carmes , qui ne marchent plus que parasol en main.

La Religion , qui passe pour radoteuse dans l'esprit de nos étourdis , sans doute parce qu'elle est trop ancienne , gémit avec raison sur nos écarts. On se fait gloire de changer de Foi comme d'habits , & de monter ou de baisser la vertu au degré d'une imagination qui extravague. Tantôt Déistes , nous limitons & mitigeons , selon notre bon plaisir , les peines ou les récompenses éternelles ; & tantôt Matérialistes , nous

ne connaissons d'ame & de divinité que la circulation de notre sang. En vain certains Prédicateurs à la mode voudroient nous convertir ; ils n'ont que des grimaces de toilette , & des phrases de théâtre : ils parlent de nos dogmes , comme une coquette de ses amours.

La Sorbonne ne fait pas si une Thèse est impie ou chrétienne , & le Parlement prononce. Le Clergé , tantôt au Pape , & tantôt au Roi , ne recherche que l'indépendance. Si le Souverain menace , le Système Ultramontain prévaut : si le Pontife tonne , les libertés de l'Eglise Gallicane reparoissent.

Tout est ignorance, ou politique, au milieu d'une Religion qui ne doit être que lumiere & simplicité.

Le mérite au sixieme étage , comme dans son observatoire , examine & se tait. La suffisance , en habit de Financier , ne regarde rien , & juge de tout : elle dirige d'un coup de plume la ruine d'une Province , & elle s'applaudit de ce que le peuple ne broute pas encore l'herbe.

Laissons triompher les ennemis de l'Etat , & ne travaillons qu'à nous détruire : langage & conduite à la mode ! les bras ne veulent point obéir à la tête , & la tête n'agit point faute de bras.

Bientôt on prendra des quartiers d'Eté, pour boire de la limonade & pour se rafraîchir. Peu s'en faut qu'on ne place une toilette dans la tranchée, & qu'on ne parfume la poudre à canon. *L'Héroïsme* n'est plus qu'un vieux mot qui se trouve dans les *Histoires* & dans les *Romans*, & qu'on évite comme un ridicule. L'honneur de la Patrie devient ce qu'il peut, pourvu que l'indiscipline & la mollesse ne perdent rien de leurs droits.

Il n'y a personne parmi nous qui ne se fasse gloire de servir son Prince, & il n'y a personne qui n'ait honte d'en porter les marques. **Toutes les Nations** ne con-

noissent pas de plus belle parure qu'un uniforme , & nous regardons cet habit comme celui d'un *polisson*. Un Seigneur qui oseroit se présenter dans Paris sous la forme d'un soldat , auroit autant de courage qu'un Officier du Pape qui attaqueroit un Prussien. On aime beaucoup mieux porter les livrées du luxe & de la frivo'lité , que ceiles de la valeur , parce que nous ne sommes plus dans le siècle des Héros.

Modernes dans tout ce que nous imaginons , nous ne sommes Gothiques que dans l'art de la guerre. Nous croyons encore que le courage consiste à nous

jetter dans le feu , tandis qu'il doit avoir pour but de nous en garantir , & d'y précipiter notre ennemi.

Quelle guerre ! quel acharnement ! quelle ambition ! Bientôt les hommes auront besoin d'un nouveau monde pour étendre leur Domaine ; mais malheureusement il n'y a que Fontenelle qui en ait entrevu plusieurs. On eût acheté des Provinces , pour ce que nous coûte l'honneur d'aller mourir dans un triste Electorat.

Tous nos fleuves ont des ponts magnifiques, excepté celui de Seve qui conduit à Versailles ; mais ces ponts ne servent qu'à passer des

rivieres , & il nous faudroit passer la mer.

Certains Conquerants s'appuient sur leur esprit plutôt que sur leur puissance , & ils triomphent tandis que nous ignorons encore quel est notre point d'appui. Si c'est l'argent , nous sommes à plaindre ; & si c'est le génie , j'ose dire que je tremble.

La plus légère blessure d'un Prince se divulgue comme un mal incurable.

Schelin , ce Tailleur unique , qui habille toutes les Nations & les deshabille , laisse plus de regrets par sa mort , qu'un bon Général d'Armée , lorsqu'il périt , parce

qu'on préfere aujourd'hui l'honneur de porter un bel habit, & d'en parler, à la gloire de gagner une bataille, & de s'en entretenir. Les vrais Militaires s'occupent de la guerre au sein même de la paix, & nous ne pensons qu'à nos nouveautés & à nos jeux au milieu des Armées.

Le dernier coup de canon n'est pas encore tiré, qu'on distribue des congés aux Officiers mêmes qui n'en demandent pas. Il est juste d'aller se reposer huit mois d'une Campagne qui en a duré quatre.

Nos Peres n'auroient sûrement pas été turlupinés comme nous, sans faire une bonne quarantaine ;

mais nous avons le talent d'être humiliés sans être humbles. Nous levons encore notre tête au lieu de l'abaïsſer , & nous voulons qu'on admire au moins notre frisure !

Les Anglois méditatifs , les Allemands graves , les Italiens politiques , & nous au milieu d'eux , tout élegants , tout aimables , & tout sémillants , convenons que le tableau n'étoit pas fait pour les bordures , & que nous sommes trop frivoles pour avoir des voix aussi sages.

Le goût pour le joli (car nous ne connoîſſons que cela) a tellement rétrécி nos idées , que le

majestueux nous semble énorme , & le simple médiocre : ainsi nous nous croyons aînés de tous les différens Peuples , & nous méprisons tout ce qui n'existe pas dans Paris. Le Général des Hanovriens est pour tout le monde le Prince de *Brunswick* , & il n'est pour nous que *Monsieur Ferdinand*.

Notre esprit n'est point celui du genre humain , & dès lors il détonne : le bon sens se trouve toujours à l'unisson de tous les Peuples. Nous avons répandu dans nos ouvrages , ainsi que sur nos habits , un vernis de coquetterie qui nous place entre le singe

& l'homme. Il n'y a que la postérité qui pourroit nous corriger ; mais malheureusement c'est une médisante prude, qui ne parle jamais qu'à l'insçu de ceux qu'elle critique.

Le siecle passé fut le regne du génie , le siècle prochain sera sans doute celui du Bon Sens ; comment figurerons - nous dans cet entre-deux ? à peu près comme le perroquet entre le bœuf & le lion.

Un siecle où l'on ne fait dire que des phrases , enfanter des rêves , imaginer des modes , bâtit en taille-douce , écrire en miniature , se battre en cadence , est nommé le

Siecle philosophique. Se moque-t-on du Siecle ou de la Philosophie ? Beau problème à résoudre !

La raison endormie jusqu'au jour où le Livre de l'Esprit parut, ne vient enfin que de se réveiller. Ecouteons : *L'intelligence de nos ames consiste dans la configuration de nos mains, & toute vertu n'a que l'intérêt pour principe.* Quelle heureuse découverte ! Nos Sages n'ont-ils pas raison de battre des mains, & de chanter victoire ?

L'ouvrage qu'on approuvoit hier est aujourd'hui proscrit, & demain il reparoît décoré de nouveaux suffrages. Il n'y a point d'Acteur qui fasse autant rire le Parterre,

Parterre , que nous faisons rire
les Etrangers.

Toutes les Nations nous lorgnent , pour observer nos papillotes , nos folies , & s'en moquer ; & nous avons encore la belle vanité de croire qu'elles nous admirent. Ouvrons une bonne fois les yeux , & nous verrons que l'Etranger ne prend que nos habits ; & que , même en les endossant , il se rit de leur façon. Chaque Etranger veut avoir la draperie de notre portrait , mais rien de plus : malheureusement notre tête nous reste.

On a tout mis en Dictionnaire , excepté nos folies , parce qu'on

fait qu'elles formeroient des infolio , & que nous ne lissons plus que des brochures. L'Abbé tout musqué dit son Bréviaire dans *Candide* ; le Militaire lit son Code dans le *Portier des Chartreux* ; le Magistrat étudie son *Cujas* dans le *Sopha* , & le Moine sa regle dans *l'Academie des Dames*.

Les Marionnettes du Boulevard sont devenues nos Démos-thenes. On se console , par une chansonnette , d'une perte qui demanderoit toutes nos larmes. Les pleurs ne coulent que dans les maisons où il n'y a pas de pain , & les ris se déploient en public , au son des violons & des fanfa

res , parce que nous n'avons plus que des ris de grimace. Le rai-
sonnement est une partie remise ,
jusqu'au moment où nous ne se-
rons plus , & où notre souvenir
deviendra notre honte.

Si nous savions que la sueur
est le seul fard des Héros , que la
poudre à la Maréchale est incom-
patible avec la poudre à canon ,
que les conquêtes de filles sont
la ruine des Guerriers , & que
passer sa vie à mourir pour le
beau sexe , c'est vivre dans l'igno-
minie , nous serions sans doute
très-habiles : mais nous abandon-
nons cette science aux Prussiens
qui en profitent , & qui ne con-

noisent de plaisir que celui de se bien battre.

L'Opinion est la Reine du monde ; mais la Mode est la nôtre. Que de changements dans nos habits , dans nos mœurs , dans nos écrits , dans notre Religion , dans tout notre être : Notre esprit aime , & notre cœur raisonne ; nos sensations voient , & nos idées sentent. Pour peu que cela continue , bientôt nous ne nous reconnoîtrons plus nous-mêmes , & nous serons obligés de demander à nos voisins si nous sommes encore hommes.

Fanatisme : quel mot ! il nous fait frissonner ; & , malgré cela ,

quelle nation plus fanatique que nous ? Vit-on parmi les Italiens, les Allemands, les Russes, des *Jansénistes*, des *Molinistes*, des *Convulsionnistes*, des *Secouristes*, des *Pichonistes*, des *Encyclopédistes* ? Vit-on leurs Evêques exiger des signatures, refuser les Sacrements, & faire des nouvelles règles de Foi au bout de dix-sept cents ans ? Si nous ne sommes pas convenus de donner la comédie à l'Univers, avouons que nous sommes bien fous.

Nous n'avons perdu le Gothique que pour prendre le ridicule. Il nous faut toujours quelque extravagance qui nous mette

en spectacle , & qui nous rende la fable des Nations. Ah ! pourquoi valeureux , spirituels , aimables , policiés , sociables , ne remuons - nous que des pieds & des mains , sans jamais faire voir de tête ?

Une raison qui se dit fille de la matière , voilà notre Religion ; une Philosophie qui se croit née pour marcher à quatre pattes , voilà notre grandeur ; une métromanie qui compose pour voir brûler son ouvrage , voilà notre bel esprit ; une impiété qui ose blasphémer contre Dieu même , voilà la sublimité de notre génie. Bientôt il sera aussi honorable par-

mi nous d'avoir été lapin , que d'avoir été Souverain ou Conquérant.

On ne court plus au théâtre pour se délasser , & pour réformer ses mœurs , mais pour entendre d'odieuses personnalités , & pour honorer la calomnie. La cabale vient arracher des applaudissements qui font frémir l'humanité , & qui couvrent d'une égale confusion l'Auteur , l'Acteur & le Spectateur. On ne sent pas que c'est se jouer soi-même , que d'aller prendre plaisir à voir déchirer publiquement son frere , parce qu'on ne sent plus ni remords , ni raison.

La Littérature n'est plus aujour d'hui parmi nous qu'un vil métier , tel que celui d'étaler à la place *Maubert* ; mêmes vénalités , mêmes injures mêmes grossiérétés : on crie à la tolérance , lorsqu'on ne peut souffrir personne ; on déclame contre son siècle , lorsqu'on en est le scandale ; on appelle à son secours l'humanité , lorsqu'on diffame ses contemporains ; on suppose la mort des autres , quand on devroit soi-même mourir de honte & de désespoir.

La décence & la dignité , si recommandables chez les Grecs & les Romains , doivent céder à la beauté

beauté de nos usages. Le Seigneur d'aujourd'hui fait s'habiller en *cous-til* aussi élégamment que son valet de chambre , & nos Princes courent chez *Ramponneau*. *Per-
sifflage* , *radotage* , *papillotage* : belles coutumes , beaux mots ! *vapeurs* , *pamoissons* , *élégances* , *négligences* , *pirouettes* , *dedains* : tout cela ne forme-t-il pas une magnifique optique ? C'est dans ce point de vue qu'un Peintre doit nous considérer , s'il veut bien rendre notre image.

Qu'il est beau de voir maintenant la Médecine procéder par la Métaphysique , la Théologie par la Politique , la Physique par l'Al-

chymie , la religion par le Matérialisme ! Ainsi nous renversons les Sciences comme les Mœurs , parce que nous nous sentons surchargés d'un esprit capable d'opérer les plus grands prodiges. Il faut créer , pour n'être pas homme de routine , & faire des Livres & des projets qui sachent étonner , & qu'on ne puisse comprendre.

Un bon ouvrage réunissoit autrefois tous les suffrages , & faisait taire l'envie : aujourd'hui , victime de la haine de nos Auteurs , a qui se plaisent à se déchirer & à se contredire , il est préconisé par fai les uns , proscrit par les autres , & toujours en bute aux traits mor- des

dants de nos beaux esprits , s'il
prêche la saine morale & la vraie
raison. Bientôt les Livres devront
être comme les coëffures & les
rubans , n'avoir que le cours d'un
mois , & peut-être d'une semai-
ne , pour mériter l'honneur d'être
lus.

Rien de plus spirituel que notre
Nation , & rien de plus igno-
rant. Nous ne connaissons ni les
mœurs des Etrangers , ni leur po-
sition : nous croyons qu'un *Russe*
a tout au plus droit d'avoir des
& à yeux , & qu'un *Persan* n'est pas
é par fait pour penser. Il n'y a que Pa-
tris dans le monde qui produise
des gens d'esprit : on rappelle la

plus chétive anecdote arrivée dans cette Ville , comme devant intéresser tous les Peuples. Les Philosophes modernes citent *de Pradu* comme un génie , & les Molinistes nomment *Lenguet* comme l'honneur du genre humain.

Nos voyageurs ne jugent d'rien que par comparaison avec la France ; c'est toujours la boussole qui dirige leurs observations : ainsi ils ne voient que Notre-Dame de Paris , lorsqu'ils considèrent la fameuse Basilique de Saint-Pierre , & ils regrettent l'Opera François , lorsqu'ils assistent aux Opera Italiens : Naples vaut pas Orleans aux yeux d'

Orléanois , & le Pape est moins que l'Archevêque d'Ausch , au jugement d'un Prestolet Gascon.

Nous ne parlons que notre Langue , & nous ne pouvons souffrir qu'en Allemagne on converse en Allemand : nous excluons de nos assemblées tous les Etrangers , que nous ne voulons point connoître , & nous exigeons que dans leurs pays ils nous fêtent plus que personne ; nous nous rions de leurs mœurs , & nous n'avons que des ridicules à leur offrir ; nous les nommons automates , s'ils conservent leurs usages , & nous les appellons mauvais singes , s'ils nous imitent.

C 3

Le mont Ethna fermenta moins que nos têtes : il nous faut toujours la guerre dans l'Eglise ou dans l'Etat , & nous nous escri-mons par des phrases & des mo-des , lorsque nous n'avons point d'affaires intéressantes à démêler ; une brochure de six pages de-vient un événement qui remue toute la Nation ; une chansonnette fait époque , & se cite com-me un trait d'histoire.

Nous voulons toujours don-ner le ton , parce que nous sa-vons chanter toutes sortes d'airs : mais il y a des temps où des Peu-ples n'ont point d'oreilles , & n'en veulent point avoir ; la pru-

dence exige alors qu'on se taise,
& malheureusement nous ne nous
taissons jamais.

Nos Dictionnaires, tout multipliés qu'ils sont, ne suffisent plus pour fournir des mots à toute notre parure. Chaque jour nous voit accoucher de mille babioles dont les Petits-Maîtres sont les parrains, & que les coquettes adoptent avec empressement.

Des Prélats galants ou fanatiques, des Seigneurs vains ou rampants, des Financiers avares ou prodigues, des Médecins brutaux ou charlatans, des Auteurs sans pain ou sans talens, des femmes sans beauté ou sans pudeur,

des jeunes gens sans esprit ou sans modestie ; avouons que voilà une belle collection , & qui ne peut manquer de faire tableau aux yeux de l'Etranger qui voyage.

La Petite-Maîtrise , inconnue chez nos Peres , tient maintenant le premier rang : nos airs dédaigneux , nos hausslements d'épaules , nos grimaces de cérémonie , nos pirouettes , nos rengorgements , se comptent sur nous par centaines. Nous savons aujourd'hui pleurer plus agréablement qu'on ne rioit autrefois ; nos évanouissements n'ont plus que la bonne grace des vapeurs , & nous faisons des mines mieux que le

plus joli sapajou.

Nous nous portons toujours vers les extrémités avec une activité surprenante : notre amour propre est impertinence, notre franchise indiscretion, notre bonté familiarité, notre vivacité étourderie, notre langage persifflage. Incrédules ou enthousiastes, pétilants ou dédaigneux, nous ressemblons à ces giboulées, qui ne laissent rien de sérénité que par intervalles.

Nos mariages, fruit de l'intrigue, de l'ambition ou de l'intérêt, paroissent toujours le dénouement d'une comédie : la fille du Financier achète le Comte ou le Duc,

comme aux Indes on achete un Negre.

Si dès l'âge de quinze ans nous ne prostituons pas nos mœurs, & si nous rougissons d'un discours impie, nous ne sommes que des idiots, indignes de fréquenter la bonne compagnie : il faut assurer notre réputation par des indécences & des équivoques, débuter dans le monde par des railleries continues sur le Clergé, fronder la Religion & le Gouvernement, se rire enfin de la vertu comme d'une mascarade. *Orgas* n'est le bel esprit du siècle, que parce qu'il fait travestir la vérité, & mettre les Saints en ridicule.

dans quelque fade épigramme.

Thalie aime les bouquets , & tout le monde en porte ; *Isman* rougit d'aller avec sa femme , & tous les maris ne sortent plus qu'avec leurs maîtresses ; *Dorismas* blasphème , & chacun devient son écho ; il écrit des horreurs , & les Laquais mêmes en font leur étude.

Où trouver parmi nous des conversations qui ne roulent pas sur les spectacles & sur la galanterie , des amours qui ne se fixent pas sur des Actrices , des lectures qui ne soient pas impi-comiques ou romanesques , un savoir qui n'ait pas pour fondement des sys-

tèmes absurdes , un esprit qui ne s'évapore pas en faillies , un courage qui ne s'ensévelisse pas dans la débauche , une vie que les plaisirs n'abrutissent point ? Non-seulement nous voulons nous singulariser par des usages si extraordinaires , mais nous travaillons à les faire adopter. L'Anglois n'est peut-être pas plus vertueux que nous ; mais il n'oblige personne à se dépouiller de sa vertu , au lieu que , rangeant nos vices au rang des modes , nous contraignons l'Etranger à s'en parer comme d'un vêtement.

Si l'on n'a pas le moyen de digérer un esturgeon , ni de courir

dans une voiture vernissée par Martin, il faut absolument ruiner ses voisins. Habilés à vivre d'intrigues, & à briller aux dépens du public, nous mettons à contribution parents, amis, Etrangers & valets; nous appellons le bien des sots le patrimoine des gens d'esprit, & par quelque Epître rampante, ou quelques fades complimens, nous mettons notre industrie de niveau avec la fortune. Le jeu, qui masque notre avarice, notre indigence ou notre ennui, & que les femmes idolâtent autant que leurs amants, & plus que leur parure, a tari la source des entretiens, & produit

des aventuriers , comme la terre en Automne produit des champignons ; par-tout ils pullulent , & par-tout ils portent un esprit d'arrogance & de filouterie , qui met en discrédit la Nation , & qui nous fait redouter en certains pays , presque autant qu'on redoute les Prussiens en Saxe.

Il semble que la nature n'ait produit des filles que pour favoriser nos plaisirs. Nos Militaires abordent une Demoiselle qu'ils ne connoissent pas , & qu'ils n'ont jamais vue , plus familièrement que si elle étoit leur épouse : on diroit que tout doit céder à leurs charmes , & que la vertu même

est tributaire de leurs prétentions. Nos Abbés mêmes , plus ridicules par leurs galanteries que Polichinel par ses amours , osent aspirer à des faveurs ; & les exiger , comme si leur état & leur habit n'étoient pas un épouvantail aux yeux de toute femme tant soit peu raisonnable. Telle se livre à un Mousquetaire petit & vilain , dit Madame *du Noyer* , qui ne peut souffrir avec raison le plus beau Prélat.

Qu'est devenue cette vertu mâle qui rendit nos Peres , ces anciens Gaulois , si célèbres ? Nous ne savons aujourd'hui que jouer , babiller , rire , & faire l'a-

mour , tandis que les Prussiens ne pensent qu'à combattre & à vaincre.

Les Chirurgiens font tous les jours l'anatomie des corps ; mais je voudrois quelqu'un qui prît la peine d'anatomiser la superficie de ces mêmes corps , combien de différentes sortes de rouge & de blanc ; combien de différentes poudres & d'essences ? La peau de nos Dames n'est plus qu'une toile passée à l'huile , toute semblable à celle que les Peintres gomment & colorent.

Après avoir ainsi dénaturé nos propres personnes , nous avons voulu pareillement dénaturer , & la

la Religion , qui n'est plus pour nous qu'une chimere ; & la Philosophie , qui n'est plus à nos yeux que l'art de bâtir des systèmes hétéroclites ; & les mœurs , qui ne nous semblent plus qu'un préjugé ; & la Littérature , dont nous formons un commerce d'injures & d'intérêt.

Un Laquais n'étoit autrefois qu'un valet : aujourd'hui en montre-d'or , en boucles à brillants , il joue le rôle d'un petit Seigneur : il lit dans l'anti-chambre nos ouvrages à la mode ; & s'il convient de l'existence d'un Dieu , ce n'est que par complaisance.

Si nous nous moquons des

D

Etrangers , pensons que ce n'est qu'un rendu : ils nous voient de temps en temps ; ils nous flairerent , & c'est bien assez pour deviner tout ce que nous valons.

Ces airs de dedain , que nous avons seuls en propriété , à l'exclusion de tout autre Peuple , & qui forment un de nos plus riches fonds , se leguent parmi nous comme un héritage : le fils les reçoit du pere , & nous les remettrons à nos neveux , s'il ne survient quelque bonne dose de raison qui nous réforme , ou quelque forte humiliation qui nous corrige.

Si l'on nous disoit que nous

tournons en ridicule la Noblesse Allemande , parce que la nôtre est deshonorée par ses fréquentes mésalliances ; que nous nous moquons de la politique Italienne , parce que nous n'avons aucun système suivi , que nous nous rions du sérieux des Anglois , parce que nous ne savons pas réfléchir ; que nous badinons la gravité Espagnole , parce que nous sommes des girouettes qui tournent à tout vent , il me semble qu'il faudroit baisser les épaules , & ne rien répondre.

Les grands spectacles de l'Europe nous échappent ; mais une pièce de théâtre nous tient tous

D 2

en haleine. Si nous n'étions pas nés pour donner la comédie, nous prendrions moins de part à toutes celles qui paroissent, & nous ne perdriions pas nos beaux jours à en discourir, à faire des cabales, & à exalter des personnages aussi vils que des Acteurs.

Point de rêve aujourd'hui qu'on n'imprime, point de folie qu'on n'imagine, point de sottise qu'on ne publie. Quelques traits mortdants, quelques grands mots de *législation*, d'*humanité*, de *génie*, quelques portraits, ou plutôt personnalités, en voilà plus qu'il n'en faut pour acquérir la réputation du plus célèbre Ecrivain.

Nos beaux esprits , qui nient toute infaillibilité , qui assurent que la Religion est fausse , & qui veulent qu'on les croie absolument sur leurs assertions , s'annoncent donc sans doute eux-mêmes pour infaillibles ; car autrement quel droit auroient-ils de captiver notre entendement ? Voilà comme nos nouveaux Législateurs deraisonnent , & sont inconséquents , dans le temps même qu'ils s'imaginent rendre à la raison tout son premier éclat.

Si tous ces faits ne parloient pas contre nous , sans doute je me tairois : mais le Prussien attend-il ces réflexions pour savoir

qu'il nous bat ? L'Anglois ignore-t-il qu'il nous traite en esclaves ! L'Hannovrien a-t-il oublié qu'il nous tient tête depuis trois ans ? Et toutes les Nations ne nous connoissent-elles pas pour des hommes légers, dédaigneux, pétulants, qui n'ont de solidité qu'après quarante ans ? Les enfants mêmes, en Allemagne & en Italie, se rient de nos inquiétudes & de nos folies : d'ailleurs, si nous nous jouons tous les jours en plein théâtre, & de si bonne grace, ayons au moins le courage de lire de sang froid le tableau de nos usages & de nos mœurs. Ne seroit-il donc permis

d'exprimer nos manières qu'envers ?

Mais pour répondre à ces petits hommes , fôtement orgueilleux , qui vont prendre ces réflexions pour une satire , & les traiter de mauvaise rapsodie , je leur dirai que je ne détailler ici les maladies de ma Nation , qu'à dessein de pouvoir les guérir , & lui épargner , par la suite , les reproches qu'on lui fait de toutes parts. Le plus célèbre Poëte François n'a-t-il pas écrit que *nous portons l'indépendance & l'impertinence chez tous les Etrangers* ? Tous nos Auteurs n'ont-ils pas avancé que nous étions le peuple le plus

léger , le plus frivole , le plus ridicule , le plus efféminé ? Et nos personnages les plus graves (car heureusement nous en avons encore bon nombre) n'ont-ils pas déclaré que la Religion s'éteignoit en France , & qu'il y avoit une cabale formée pour la détruire ? Combien de témoignages ne recuellerois-je pas pour appuyer chaque article que j'ai avancé , & pour faire voir que ce petit Ouvrage , tout informe qu'il est , n'a point d'autre objet que d'instruire & de corriger ? On aura beau le proscrire , & le taxer de témérité , on n'y trouvera rien qui ne tende au bien du Gouvernement & de la

la Religion : c'est ainsi qu'en jugeront ces gens sensés , qui gémissent du ridicule de leurs Concitoyens , & qui pleurent de voir une Nation propre aux plus grandes choses , plongée dans le sein des bagatelles & des plaisirs.

Mais au lieu de faire ici une apologie , qui ne persuadera pas les sots , & qui est inutile aux yeux des vrais Philosophes , proposons à la suite de tant de misères la façon de les guérir ; (car c'est notre but.)

Notre mal , n'en doutons pas , ne vient que d'un défaut de bon sens ; de sorte que si nous trouvons le moyen de le composer &

E

de l'inoculer, nous serons bien-tôt guidés par la raison. Mais comment nous y prendre pour produire ce grain de bon sens dont nous avons besoin, & comment l'insérer ? Voilà la difficulté.

Après avoir sérieusement réfléchi sur une opération aussi importante, j'ai cru qu'il falloit absolument prendre chez les diverses Nations de quoi former le remede en question. Ainsi j'ai joint une portion de flegme Anglais à plusieurs dragmes de raffinement Italien, plusieurs onces de gravité Espagnole, de rigidité Allemande, à quelques scrupules de légéreté Françoise : telle est la

masse qui doit former le grain de bon sens propre à nous guérir radicalement , si nous pouvons arriver à l'introduire jusqu'à l'endroit où il doit agir.

On peut voir , par la maniere dont j'explique mon secret , que bien différent de nos Docteurs , qui voilent la moindre pilule comme la chose la plus difficile à trouver , je ne prétends en imposer à personne. Je veux même apprendre à tous mes compatriotes , que ce n'est ni par les narines , ni par les oreilles , ni par la bouche qu'ils pourront venir à bout d'insérer le grain de bon sens qui nous est nécessaire , quoiqu'il

doive abîmement pénétrer dans la tête le siège de notre mal. Nos narines sont trop pleines d'odeurs, nos oreilles de sornettes & de chansons, notre bouche d'essences & de ragoûts, pour qu'il puisse y avoir le moindre passage; mais le crâne pouvant s'entr'ouvrir, comme il arrive dans l'opération du trépan, il s'agit de faire un trou au front, dans l'endroit même où l'on flâtre les chiens pour les préserver de la rage: là, à l'aide d'un chalumeau d'or, on soufflera le grain du bon sens, qui ne doit pas être plus gros qu'une lentille. A peine aura-t-il pris sa place dans notre cer-

veau, qu'il opérera des prodiges surprenants : il absorbera cette étourderie qui nous agite çà & là, & il fixera nos regards, de manière que nous prendrons plaisir à ne voir que le grand & le vrai.

Si quelque bel esprit, après cette épreuve, veut juger de sa guérison, qu'il fixe les Livres qu'il admiroit le plus, & il n'y trouvera que des misérables sophismes, dont il sera tout étonné. Déjà l'on a fait l'Inoculation du Bon Sens chez un Petit-Maître qui croyoit le Livre de l'*Esprit* la premiere merveille de l'Univers, & chez un bigot qui adoroit les ouvrages de *Berruyer* ; & déjà

leurs yeux , entièrement éclaircis , n'y découvrent que des mensonges & des horreurs. Le prestige se dissipe après cette opération , de maniere que si nous la faisons , nous en viendrons au point de croire fermement que les autres Nations ont la faculté de penser , & que , sur plusieurs articles , nous ne sommes que les cadets de bien des Peuples que nous méprisons très-gratuitement.

Je n'ai point couru après la phrase , crainte qu'on ne me prît pour un des Médecins de nos Dames , qui n'ont de mérite qu'un joli jargon ; je n'ai point affecté

ce style recherché , qui n'est que trop à la mode parmi nous , & qui prouve qu'on s'occupe beaucoup plus des mots que des choses : j'ai écrit tout simplement. *Tronchin*, ainsi que la *Condamine*, ces deux célèbres Prédicateurs de l'inoculation de la petite vérole , ne se piquent pas d'avoir un style sublime ; ils se contentent de donner des raisons , & ils laissent à nos Ecrivains futiles le soin de faire des périodes cadencées , & de courir après quelques faillies. Sans doute on ne doit pas parler le language du bel esprit , lorsqu'on vient proposer le bon sens.

Qu'on examine bien l'Inocula-

tion du Bon Sens , & l'on verra qu'elle n'est ni impossible , ni ridicule ; qu'enfin ce projet est simple , facile dans l'exécution , & tout-à-fait différent des expéditions des Anglois , qui viennent casser nos vitres avec des guinées ; des entreprises de nos Prélats , qui veulent ériger en règle de foi des formules incompatibles avec les dogmes ; des cabales de nos Philosophes modernes , qui croient anéantir la Religion par quelque Satyre ou quelque Epigramme.

Nous avions cru d'abord que l'ame qui , chez les bigots se tient dans les genoux , chez les gourmands dans l'estomac , chez les

amants dans le cœur , chez les friands sur la langue , chez les Musiciens dans les oreilles , chez les Astronomes dans les yeux , pourroit bien être dans nos pieds ou nos doigts , qui , toujours en mouvement , se remuent comme des Pantins : mais , après avoir disséqué plusieurs crânes Français , nous avons observé que notre ame y avoit réellement son siege , & qu'elle n'étoit empêchée dans ses opérations que par un certain bel esprit qui luttoit sans cesse contre elle , & dont on ne pouvoit arrêter l'impétuosité qu'en lui opposant un grain de bon sens composé selon notre méthode.

Je ne prétends pas que ce grain ne soit nécessaire qu'aux seuls François : tous ces demi-Petits-Maîtres Anglois, Italiens, Allemands, Polonois, Russes, Hollandois, & même Suisses, qui osent prétendre au bel esprit, ont plus besoin de notre Inoculation que personne. Ainsi nous invitons toutes les Nations à profiter de notre remede, qu'on peut appeler la Médecine universelle. Je ne dissimulerai pas que la guérison des précieuses ridicules, des Sécrétaires à prétentions, & sur-tout des Abbés poupins, & Prélats fanatiques, ne soit très-difficile ; mais j'espere qu'à l'aide de l'ellé-

bore, qui servira de préparation pendant quelque temps, je viendrai enfin à bout de faire raisonner les gens de cette espece.

—
F I N.



